



Mazarine
Françoise Rey


LIVRE NUMERIQUE
collection

Mazarine

Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Juillet 2011
ISBN : 2-9156-2980-3 -Vers.PDF
Crédits Photo de couverture : © Kletr - Fotolia.com



3, place de la fontaine
38120 Le Fontanil
www.livrior.com

AVERTISSEMENT

Le lecteur qui reconnaîtra dans ce livre fantaisiste des figures du passé devra se féliciter de sa culture générale. Mais celui qui croira y reconnaître des personnalités de l'actualité pourra s'enorgueillir de son imagination fertile.

Table des matières

PRÉAMBULE.....	4
CHAPITRE 1.....	6
CHAPITRE 2.....	11
CHAPITRE 3.....	15
CHAPITRE 4.....	25
CHAPITRE 5.....	33
CHAPITRE 6.....	39
CHAPITRE 7.....	47
CHAPITRE 8.....	62
CHAPITRE 9.....	72
CHAPITRE 10.....	83
CHAPITRE 11.....	88
CHAPITRE 12.....	95
CHAPITRE 13.....	100
CHAPITRE 14.....	108
CHAPITRE 15.....	114
ÉPILOGUE.....	128

PRÉAMBULE

Scène 1

La table grince sous le poids de la visiteuse qui soulève les reins, écarte les genoux, s'arc-boute pour s'offrir de son mieux aux fouilles avisées d'une matrone en tablier et bonnet sales. De l'autre côté de la cloison, on entend les rires, les cris, la rumeur lourde et sourde de la vie du cabaret, des coups vagues, peut-être la fin brutale d'une partie de bras de fer, un pichet qui roule à terre, une servante qu'on bouscule fort et qui rouscaille. La matrone a enfilé sa main jusqu'au poignet dans le ventre de sa patiente, on dirait qu'elle cherche un trésor, son masque laid se concentre, noue des sourcils laborieux, elle pointe la langue dans le coin de sa lippe moustachue...

« Non ma belle, finit-elle par décréter, ce n'est pas le sang qui s'est arrêté... Tu as le giron farci, et gros encore. Trois bons mois. Si tu veux, je peux te délivrer. » Elle plisse sa paupière de vieille chouette, dans une moue roublarde qui se voudrait tentatrice.

- Merci, merci, dit l'autre en se redressant. Je vais réfléchir...

La vieille l'aide à descendre de la table, la regarde rabattre ses jupes, les lisser, s'assurer de mains inquiètes que rien n'a bougé, de sa coiffure, de ses bijoux, deux magnifiques pendants d'oreilles qui, à eux seuls, pourraient acheter le cabaret et toutes les autres échoppes de la rue. Une vraie dame, pour sûr, avec une figure déjà vue quelque part...

- N'attends pas trop, conseille la faiseuse d'ange, dans quelque jours, je ne pourrai plus rien pour toi...

Scène 2

Elle se laisse déshabiller, debout tout près de la cheminée où danse un grand feu clair. Si elle s'éloigne d'un pas, elle gèle.

- J'étais soûre, dit-elle à la femme de chambre qui l'épluche, couche après couche, jupon après jupon, j'étais soûre que Giulio réouissirait tout de suite ce qui a pris vingt-deux ans à cette couille molle de Lvi. Elle a une voix qui chante en roucoulant les R.

- Et encore..., murmure la servante.

- Oui, encore, comme tou dis, ma vieille Beauvais... Enfin, cette fois, j'ai une certitoude...

La vieille, qui semble très à l'aise avec sa maîtresse, lui parle sans la regarder, s'applique à arranger les plis d'une chemise fine autour du cou blanc qu'on lui abandonne.

- Et pourquoi n'avoir pas consulté votre apothicaire, comme d'habitude ?

- J'ai 42 ans, Beauvais! Il est trop tard pour certaines choses...

- Trop tard pour le garder ?

- Non, bestasse, trop tard pour le perdre! À mon âge, on ne peut plus se permettre de cracher sur la chance.
- Et le scandale, Majesté ?
- Ma quel scandale ? Giulio m'épousera, ça c'est pour être en paix avec Dieu. Puis j'irai accoucher loin, à la campagne. Et l'enfant restera secret. Ça c'est pour éviter l'escandale !

Scène 3

Il est arrivé au petit matin. Il sentait la sueur, les fatigues de la mauvaise nuit en diligence, et même le crottin de cheval. Il avait jeté une grande cape sur ses épaules, et portait un vaste chapeau de feutre qui dérobaux regards sa physionomie trop connue. Il se penche à présent sur le berceau, en extrait un paquet de linge d'où jaillit un miaulement aigre.

Il a l'air attendri et triste : « Bellissima, dit-il à l'accouchée, j'aurais tant voulu que ce soit un garçon, et qu'il porte mon nom !

- Caro mio, répond-elle en tendant vers lui sa main potelée. Carissimo! ... Tou rêves... Jamais nous n'aurions pu l'appeler de ton nom, à cause du secret, tu le sais. Tandis qu'elle, la niña, son prénom te rend grâce ! ...

- Comment l'as-tu nommée, ma mie ?

- Mazarine, amore mio! Et je veillerai à ce que plus tard, sa fille, et la fille de sa fille, et toutes les filles de notre descendance à venir s'appellent Mazarine, je l'écrirai, je le dicterai par testament.

- Mia bella, dit-il en effleurant de sa jolie bouche d'Italien sensuel le poignet orné de dentelle qu'on lui offre, Mia bella, c'est toi qui rêves ! Il risque d'y avoir beaucoup, beaucoup de Mazarine! Des sœurs, des cousines, des petites cousines, toutes Mazarine !

- Alors je spécifierai que seules pourront porter ce prénom les filles nées d'un nœud clandestin avec un père illustre...

- Dans ce cas, il y en aura peut-être bien peu...

- On les remarquera d'autant plus, amore! Dans plusieurs siècles, ton nom claquera encore comme un beau défi, il étonnera comme une énigme...

- Carissima, ma très chère, dit-il, en baisant derechef la belle main. Puis il se tait, car il aime cette femme bien au-delà des mots.

CHAPITRE 1

Les annales officielles ne regorgent guère de ces Mazarine, descendantes du célèbre ministre et de la régente Anne d'Autriche. Il n'en va pas de même des gazettes officieuses et des registres plus au moins privés que des généalogistes passionnés ont su éplucher.

Ainsi l'on peut compter, au hasard de leurs recherches une Mazarine Du Bercy, fille naturelle du financier Law, née en 1720, une Mazarine Herzlieb née en 1808 de Katchen Herzlieb et Yohann Wolfgang von Goethe, une Mazarine Séverol, fruit des amours clandestines du général Boulanger avec la femme d'un commandant de garnison en 1843, deux jumelles, Maza et Rina Zeza, filles cachées de l'acteur Rudolph Valentino, nées à New York en 1900, une Mazarine Cohen, née en 1933 également aux États-Unis d'une aventure rapide de Freud avec Rina Zeza, et reconnue plus tard par l'époux de celle-ci, ainsi que quelques autres Mazarine réparties çà et là dans le temps et l'espace, mais dont la filiation semblerait moins sûre.

En revanche, il est une Mazarine dont la naissance, beaucoup plus proche de nous, paraît tout à fait incontestable, et l'histoire fort digne d'intérêt.

Il y avait peut-être déjà trois ou quatre ans que Line Pinson dite Linotte poursuivait des recherches assidues sur ses lointaines origines, et s'agrippait de la plus farouche des manières aux branches de son arbre généalogique où elle exécutait de savantes et périlleuses pirouettes, ce qui n'est pas qu'une façon de parler, puisque, connue désormais des bibliothécaires du Palais de l'Institut, elle avait accès aux échelles vertigineuses qui menaient à force de volonté et d'équilibre, aux étages les plus élevés du savoir ainsi qu'aux plus hautes étagères de l'endroit. Sa position acrobatique sur le dernier barreau d'une escabelle de la science donna lieu, ce jour-là, à un quiproquo, puis à une anecdote qui ne solutionnèrent sans doute pas l'énigme à rallonges de son ascendance, mais décidèrent bel et bien de sa descendance. Sous la jambe hardiment pliée de la jeune femme dont le pied droit cherchait une prise rassurante au-delà de son perchoir, à même le flanc d'un rayon d'altitude, et donc sous sa jupe assez large pour autoriser la manœuvre, un homme vint à se planter, tête renversée, qu'elle n'aperçut pas de suite. Quand enfin, il pensa à signaler sa présence par un soupir qui ne voulait pas signifier la lassitude mais plutôt le regret de se rendre à la correction et d'abréger un spectacle charmant, Linotte baissa la tête, sursauta de surprise et de pudeur outragée et, pour la première fois en plusieurs années d'explorations escarpées, faillit à sa belle assurance de quêteuse obstinée et dégringola de l'échelle. Sa chute eût pu s'avérer dramatique, elle ne fut que

tragiquement comique, car elle entraîna avec elle celle du voyeur qui, coiffé par le vaste cotillon de la cascadeuse involontaire, dut renoncer à la cueillir au vol comme il s'y préparait une fraction de seconde auparavant, et se trouva dans l'obligation d'utiliser des bras qu'il aurait voulu hospitaliers pour chercher aveuglément un improbable appui où se retenir. Linotte, sur le coup, ne sentit d'autre douleur que celle de sa dignité dévastée; elle était tombée sur les fesses, les jambes écartées, et la tête du goujat, entre ses cuisses, bosselait sa jupe d'une houle inefficace et exaspérante. Il eût fallu, pour s'en débarrasser, le délivrer d'abord de l'étoffe sous laquelle il se débattait sans effet, mais pour cela, il eût fallu aussi relever haut le vêtement, au risque de dévoiler jusqu'à la culotte une anatomie que la jeune femme s'était toujours employée à garder strictement privée. Or, même si le prisonnier avait déjà une sommaire connaissance de ladite anatomie, Linotte se refusait à lui procurer un point de vue supplémentaire, plus confortable que la précédente contre-plongée et plus dégradant encore pour elle, puisqu'elle semblerait le lui offrir délibérément. Sans compter que n'importe qui pouvait survenir, alerté par le bruit de la double chute, ou même passant par hasard dans cette contrée encyclopédique où, pourtant, elle s'était souvent trouvée seule des heures durant. Renonçant donc à toute exhibition, Linotte rabattit sur ses genoux son jupon trémoussé par la brasse incertaine de l'accidenté qui s'y noyait, et le tint ainsi plaqué, affolée de pudibonderie, en tentant une subtile reptation arrière sur son séant où s'éveillaient à présent les lancements d'une cruelle meurtrissure. Entre ses jambes qu'elle tentait de resserrer, elle voyait avec horreur les convulsions d'autres jambes, de drap sombre vêtues, et à la lisière de la robe serrée sur son déshonneur, un arrière-train malhabile dont les efforts singeaient affreusement une danse nègre des plus indécentes. Le reste du corps de cet obscène danseur disparaissait toujours sous l'écran qu'elle ne décamponnait pas, diminuant ainsi ses chances de s'échapper à reculons, sans l'aide de ses bras qu'elle crispait mal à propos, et retenue par le poids de son indésirable capture sur l'arrière de sa jupe. Ce n'est qu'en entendant craquer le vêtement qu'elle relâcha enfin l'étreinte, consentit à desserrer et les jambes et les bras, et permit ainsi l'évasion sans gloire de son profanateur, lequel, à quatre pattes, opéra en grimaçant une marche arrière laborieuse avant de se mettre péniblement debout et de se masser le coude.

Elle était toujours à terre, jupons à nouveau collés sur ses trésors, et très rouge. Il lui tendit une main chevaleresque, quoique tremblante.

- Vous êtes tombée à cause de moi, peut-être...

Elle le fusilla du regard, sans saisir l'appui qu'il proposait.

- Peut-être ? ! Bien sûr que je suis tombée à cause de vous ! Vous étiez là, dégoûtant, à vous rincer l'œil !

Elle tentait piteusement de se redresser à son tour, toujours dédaigneuse de son soutien.

- Pardon, dit-il, je voulais vous poser une question, vous demander un renseignement, j'attendais que vous me voyiez...

- Vous auriez pu vous manifester, vous racler la gorge, soupirer...

- C'est ce que j'ai fait!

Elle était à présent debout, et s'employait de toutes ses forces à ignorer la douleur qui lui martyrisait les fesses, enviant secrètement son vis-à-vis qui pouvait, sans honte, porter la main à ses contusions, visiblement localisées en des endroits avouables.

- Vous vous êtes fait mal ? demanda-t-elle, en secouant sa jupe.

- Trois fois rien, le coude, un peu l'épaule... Et vous ?

- Rien du tout, souffla-t-elle, une chance !

- Je m'en serais voulu de blesser une bibliothécaire dans le noble exercice de ses fonctions !

Elle pinça la bouche, qu'elle avait fort mignonne, dans une espèce de mimique froidement offensée.

- Je ne suis pas bibliothécaire !

- Tant mieux! répondit l'homme en souriant. Rien ne vous retient donc ici, et je vais avoir le plaisir de vous offrir un verre pour me faire pardonner.

Il avait le cheveu brun luisant presque bleu, encore très discipliné malgré son séjour aventureux sous le cotillon de la demoiselle, un regard profond qu'il était difficile de fuir, un nez qui, sans outrance, s'affirmait important et énergique, des lèvres longues, bien dessinées, un peu moqueuses, entrouvertes sur une dentition de carnassier.

Linotte tiqua.

- Je suis seule juge, Monsieur, de ce qui me retient ou non. Je fais des recherches, figurez-vous, des recherches sérieuses... !

- Alors ne trouvez pas tout de suite, Mademoiselle, je vous en prie. La quête est si passionnante ! Et le résultat toujours un peu frustrant... S'il vous plaît, laissez-moi être celui qui retardera, un peu, à peine, la fatale déception de la découverte...

Il allait être pour elle beaucoup, beaucoup plus que cela...

Au café, il s'effaça galamment pour la laisser choisir la table, l'invita d'un geste du bras, à élire leur coin.

- Je préfère rester debout, au bar, si vous voulez bien, dit Linotte qui se souvenait de sa chute.

Il sembla regretter le manque d'intimité du lieu, mais se rendit élégamment à son souhait. Elle commanda un sirop à l'eau.

- Après ce qui vient de nous arriver, dit-il, je vous recommanderais plutôt un cognac.

- J'aimerais mieux, murmura-t-elle sans le regarder, qu'on n'en parle plus !

- Alors acceptez un cognac, et parlez-moi de vous. Que cherchiez-vous à la bibliothèque ?

Elle eut un petit haussement d'épaule, un sourire modeste qui l'éclaira.

- Oh! Ça va vous sembler bête. Cette bibliothèque s'appelle la bibliothèque Mazarine, vous le savez ?

Il se contenta de sourire aussi. Il la contemplait d'en haut, car il était plus grand qu'elle, sans doute plus vieux, bien plus vieux, il avait une façon à la fois distinguée et surannée de porter son pardessus plié sur son avant-bras.

- Eh bien, poursuivit-elle, cette bibliothèque porte le nom...

- De Mazarin, oui, qui l'a ouverte au public en 1643 puis léguée à l'État...

- Oui, bien sûr, mais elle porte aussi le nom de six ou sept de mes aïeules, arrière-arrière-grands-mères, ou grand'tantes ou grand'cousines... J'ai reconstitué mon arbre généalogique, à quelques rameaux près, et le plus troublant, c'est...

Elle s'interrompit pour tremper une langue rose dans le breuvage ambré, souleva, d'une grimace, que l'alcool rudoyait quelque peu son palais inexpert.

- C'est... ? demanda-t-il, soudain très proche d'elle, la tête inclinée, la prunelle étincelante, la bouche soufflant chaud une haleine parfumée au cognac.

- C'est que chaque Mazarine de la famille serait apparemment la fille plus au moins secrète, plus ou moins reconnue d'un homme célèbre.

- Vraiment ? Il souriait de plus près encore, à la toucher de ses lèvres ironiques.

- Vous ne me croyez pas ?

- Si ! Son souffle sur la joue encore infantine de Linotte fit naître un frisson.

- Alors ? Elle avait levé les yeux vers lui, des yeux piégés par l'intensité du regard noir dont il la fouillait.

- Alors, c'est vrai, c'est troublant. Je suis troublé...

- Vous vous moquez de moi ?

- Non. Je suis troublé. Vous ne pouvez pas savoir pourquoi. Je vais vous le dire. Je suis troublé parce que je suis ministre de la justice, et que je me destine à de plus vastes ambitions... »

Au troisième cognac, elle avait succombé et s'était laissé emmener, sans rien voir du trajet en taxi, ni de l'appartement où ils avaient échoué, un appartement sombre d'ailleurs, qui sentait l'inhabité à l'ombre de ses pesantes tentures. Avant de s'abandonner tout à fait, elle retint la main chaude qui venait de s'emparer de son genou, au creux d'un vaste sofa où il l'avait renversée.

- C'est la première fois, avoua-t-elle dans un souffle.

- Mais non, répondit-il, et sa voix ne tremblait pas, trouvait son chemin sous les cheveux de Linotte, jusqu'à son oreille réceptive à hurler. Mais non, je suis déjà venu, souviens-toi ! et il souleva sa jupe, sans qu'elle songeât, cette fois, à s'en offusquer.

Il caressa de doigts patients la culotte de coton blanc et la petite motte renflée qu'elle contenait, jusqu'à ce qu'imperceptiblement les genoux de Linotte s'entrouvrent, puis il élargit le cercle de ses arabesques, descendit loin entre les cuisses moites repéra le liseré humide de l'étoffe fleurie çà et là de quelque menue végétation, rampa de l'index, s'insinua du majeur, finit par pénétrer sous le tissu, entre poil et chair, en un berceau moussu tout palpitant d'attente...

- Il faut que je te dise, murmura-t-il, au moment précis où Linotte à force d'ondulations, venait de le décider à attraper l'élastique de la culotte et à l'en délivrer, je suis marié.

- Tant pis! dit-elle, les yeux serrés, les reins haut levés pour autoriser la manœuvre. Il est trop tard ! L'histoire est en marche !

L'enfant ne s'annonça que bien des années plus tard. Linotte s'était accommodée de sa vie de favorite, végétant dans une clandestinité confortable, à l'abri des tracas médiatiques que la carrière de son amant ne manquait pas de susciter. Elle était la muse de l'ombre, la consolatrice, la source d'un ailleurs où il venait souvent boire, altéré d'un incognito paisible, facilement leurré par le semblant d'une vie de couple qui durait quelques heures à la fois. Il avait une famille officielle, une épouse attitrée, connues à présent du public, et pas mal de maîtresses passagères, qu'on lui pardonnait car il était bel homme et très charmeur. Mais Linotte, sans s'offusquer jamais, sans jamais se plaindre, demeurait invisible, insoupçonnée même aux yeux des plus experts observateurs de celui qui, régulièrement, d'un long effort mesuré et sûr, gravissait les échelons de la notoriété politique.

Leur liaison avait dix-sept ans, lorsque Linotte présenta sa requête, en bonne et due forme. L'attente ne lui suffisait plus, ni les moments volés d'un bonheur qui, loin de se ternir, changeait de teintes, oubliait les chatoiements de la passion pour gagner les pastels d'une affection exempte de doutes. Elle n'eut pas à réitérer. Lorsqu'elle eut dit « Je veux un enfant », il sut qu'il était vain de chercher à lasser sa détermination, et abdiqua, avec le panache d'un grand seigneur. « Je ne suis pas en droit, répondit-il, de te le refuser. »

Il arriva au petit matin dans cette clinique provinciale, déguisé en Aristide Bruant auquel il avait emprunté son chapeau noir et son écharpe. Son long pardessus sombre le grandissait encore, lui conférait une prestance de prince. Il sentait l'homme élégant, et cette eau de toilette boisée encore que discrète que Linotte prisait tant. Il se pencha sur le berceau, sans oser toucher la frêle créature qui y dormait. Il avait l'air grave, presque triste. « Ma chère, dit-il à l'accouchée, une fille ! Merci ! J'aurais tant voulu annoncer sa naissance, laisser éclater ma joie...

- Mon ami, répondit-elle... C'est impossible, tu le sais... Pour l'instant... Plus tard, sans doute...

- Comment l'as-tu nommée, ma douce ?

- Mazarine, bien sûr !

Il sourit avant de pencher sur la main qu'elle lui tendait sa grande bouche sensuelle.

- Ma chère, tu es mon porte-bonheur, depuis le premier jour... »

Puis il se tut, car il aimait cette femme bien au-delà des mots.